

LES MULTIPLES DE GILLES JOBIN - Avec Double Deux, le chorégraphe suisse signe une pièce aux combinaisons aléatoires et à la jouissance totale

Par Philippe Noisette

Dans une rafale sonore, douze agités, soit autant de danseurs, s'emparent du plateau du *Théâtre de Bonlieu*, résidence du chorégraphe, qu'un simple trait délimite. *Double Deux* s'ouvre ainsi sur un déploiement de figures classiques, pliés au plus près du sol, bras balancés sur le haut et les côtés. Un vocabulaire qui, bien vite, se retrouve à l'étroit : Gilles Jobin distille alors le doute, distribuant au hasard le mouvement selon des "ordres" que chaque interprète gère en temps réel. Cette trajectoire qui dévie et va mettre en périple l'ordonnancement sur le plateau, seul le danseur en est maître ; à lui alors d'éviter ses partenaires ou, mieux, de s'y attacher.

Dans cette grille de lecture chorégraphique, le duo s'impose bien sûr : on verra, dans une profusion merveilleuse pour nos sens, cette main qui agrippe une cheville, ce corps à corps déformé, cette paire de gifles encore. On pense à des scories de jeux vidéo également - toujours le double qui s'affronte !- avec ce bel effet de balles qui rebondiraient en scène.

Autant dire une course effrénée en sursauts et glissades, bien dans la manière Jobin, qui n'aime rien tant que faire entrer le mouvement sous terre. *Double Deux* doit aussi beaucoup à la partition de Cristian Vogel, soixante minutes électroniques d'une richesse insoupçonnée. On aimerait en isoler un à un les sons comme on essaierait de suivre une unique danse dessinée sous nos yeux. A cet instant, une évidence s'impose : à l'instar d'un Merce Cunningham, Jobin entend travailler avec les créateurs contemporains, donnant à ses pièces une bande-son actuelle. Cunningham répond à ceux qui le questionnent sur son refus des anciens compositeurs qu'il utiliserait Bach s'il avait vécu à son époque ! Gilles Jobin a compris le bénéfice qu'il pouvait tirer de ces collaborations : la création de Vogel est le treizième interprète de *Double Deux*, avec ses accélérations, ses ralentis, ses points de suspension qui saisissent le corps dans un entre-deux, justement.

Le hasard, Cunningham s'en est joué aussi ; Gilles Jobin encadre ses « errements » chorégraphiques dans une maille qu'il desserre à souhait. C'est imperceptible. A l'image de ce garçon à genoux, avançant, une fille les mains posées sur son dos. Et qui s'effondre. Ces micro-actions -il faudrait sans doute voir douze fois *Double Deux* pour en saisir toute la portée !- se dilatent dans le temps : le chorégraphe questionne ce dernier, se perd en lui, durée de vie d'une danse que des rampes de lumière cisailent. Et lorsque les douze danseurs se regroupent par quatre, l'évidence du couple à géométrie variable n'est en que plus belle. *Double Deux* touche à sa fin, dans une déflagration musicale qui tient plus au dernier souffle qu'à autre chose.

Les danseurs, gueules ouvertes, cris silencieux, semblent s'éteindre. De cet infrason naît comme une lueur d'espoir. Paradoxe d'une chorégraphie multiple qui ne fait qu'un(e) avec son double.